

Marc Saunder

La chute de Claudia Keil



Marc Saunder

La Chute de Claudia Keil

© Marc Saunder, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-7550-4

Couverture : © Cécile Veilhan « Le grand saut »

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Du même auteur

La Petite Musique dans ma tête... (Librinova – 2024)

1er juin 1967

Fred rentre à la maison avec le disque sous le bras. Il a fait la queue chez Lido Musique sur les Champs-Élysées pour s'assurer qu'il ne raterait pas la sortie du nouvel album des Beatles. *Sgt. Pepper's Lonely Hearts Club Band* constitue l'événement dont tout le monde parle dans la cour de récré de son lycée. Il s'enferme dans sa chambre et il passe et repasse le 33 tours. Je colle mon oreille à la porte pour tenter d'écouter les chansons. Sans beaucoup de succès. Fred ne m'inclut jamais dans son monde. Je m'appelle Claudia Keil et j'ai sept ans aujourd'hui. Fred bientôt quinze. Je l'admire, comme on admire un grand frère, mais pour lui je ne représente rien. Seulement la petite sœur qu'il doit garder lorsque les parents sortent le soir. C'est-à-dire tous les soirs !

Papa lui a offert un Teppaz pour son BEPC et depuis, il fait ses devoirs en musique, il lit en musique, il se couche en musique. Quand il partira pour son cours de tennis, je me glisserai dans sa chambre et je mettrai le disque sur l'électrophone. Le jeudi, je ne vais pas à l'école, il ne s'en apercevra même pas.

Maman lui passe tout et elle ne le gronde jamais, lui. Moi si. L'autre jour, j'ai même entendu papa se disputer avec maman à mon sujet. Il lui disait d'arrêter de gâter Fred et de le traiter comme son chouchou. J'aime bien ce mot, mais je n'ai pas compris le rapport avec l'élastique en tissu qu'elle se met dans les cheveux pour faire joli.

À la maison, on écoute surtout de la musique classique. Papa joue du violon, alors il met souvent des concertos pour violon. Celui que je préfère, c'est celui de Max Bruch. Je ne sais pas pourquoi, mais à chaque fois, cela me donne des frissons. Papa m'explique que c'est mon côté romantique, mais je ne comprends pas trop ce que ça veut dire.

Je n'aime pas particulièrement le disque des Beatles. Je ne comprends pas les paroles. À l'École Bilingue, j'ai commencé les cours d'anglais, mais je ne connais que quelques mots. Pourtant j'ai un an d'avance et je suis déjà en 10^{ème}. Si, il y a une chanson qui me plaît bien : *When I'm sixty-four*. Celle-là, elle est rigolote. Il faudra que je demande à Fred de quoi elle parle.

1er juin 2024

Je ne dois pas être en retard à mon rendez-vous. Pas celui-là. Mon rendez-vous avec la mort. On ne doit pas la faire attendre, ce serait une faute de goût.

J'ai tout prévu. Une mise en scène digne des mélos hollywoodiens que j'affectionne tant. Des bougies sur la table basse de l'appartement, un peu d'encens, un énorme bouquet de pivoinies blanches, une bouteille de La Romanée-Conti à peine entamée et un mot manuscrit au feutre blanc sur vélin turquoise. Et *When I'm sixty-four* des Beatles en *repeat* sur mon enceinte. C'est mon anniversaire, j'ai soixante-quatre ans et j'ai décidé d'en finir. Une fois pour toutes. Pourtant, j'ai vaincu la maladie. Les médecins refusent de parler de rémission, ils pronostiquent même une guérison totale. Alors pourquoi ? Ma rupture avec Bex – pour Rebecca ? Même pas. Elle m'a quittée parce que je ne l'aimais plus. Plus autant. La disparition de Yann, mon double breton ? Non plus. La lassitude d'un métier qui me prend tout sans jamais rien me donner ? Probablement un peu. La célébrité ne me sied pas. Un sentiment d'étouffement en plein centre de la Ville Lumière, qui m'a pourtant tant apporté ? Sans aucun doute. Certaines personnes respirent la ville, moi, elle m'aspire.

Si mon psy me voyait ! Il me supporte depuis près de six ans, à raison d'une séance par semaine et il cherche toujours le mode d'emploi. L'autre jour, il m'a reproché de le mettre en échec. Pourtant, je suis nulle aux échecs. Je préfère les dames. Parce qu'il n'existe aucune hiérarchie sur le plateau. Des cases noires ou blanches – enfin couleur bois blond – et des pions. Seulement des pions. Pas de dramaturgie du roi, de la reine, des cavaliers ou des fous. Mais je comprends son point de vue – un comble, non ? – parce qu'à chaque fois que j'évoque un sujet avec lui, je fais les questions et les réponses. Le rejet de ma mère – et par ma mère, la relation fusionnelle avec un père parti beaucoup trop tôt, l'ambiguïté de mon rapport à la gloire et à l'argent, la négation du talent que l'on me reconnaît et le besoin d'afficher mon syndrome d'imposture comme préalable à toute relation sérieuse.

Les journalistes qui m'interviewent me posent toujours les mêmes questions. Et je leur sers toujours les mêmes réponses. Convenues... comme le sont leurs questions. Pas de sensationnel avec moi. Je ne m'affiche pas avec d'autres célébrités, je ne cours pas les événements *people*, je ne milite pour aucune cause, je préserve jalousement mon intimité et mon appartement n'a jamais fait la une

des magazines de déco branchés. Je détonne dans le milieu. Jamais le moindre caprice de diva, j'honore tous mes engagements et je respecte chaque membre de mon écosystème – mes partenaires, mon metteur en scène, les techniciens, mon agent, mes producteurs. Je me singularise en refusant catégoriquement l'assistance d'une habilleuse, d'une coiffeuse ou d'une maquilleuse. Personne d'autre que moi ne doit toucher à mon intégrité. J'impose mon look – mon absence de look me taquinait Bex – et un style passe-partout qui m'aide à surmonter mon trac, lorsque j'entends le mot « moteur ». Un style dont l'aspect le plus remarquable consiste à ne pas se faire remarquer. Et j'obtiens la plupart du temps le privilège de choisir mes tenues dans ma propre garde-robe. Cela explique que je refuse systématiquement les scénarios de films en costumes.

Montmartre, le bout du voyage. J'ai fait le tour de la question. De ma carrière, de mes amours, de mes envies, du succès, des sorties de route, de mon corps qui s'est vengé, de cette lumière qui ne brille plus dans mes yeux. Ce rendez-vous me donne l'occasion de reprendre une dernière fois la main. Il faut que je me concentre. Me rendre sur la terrasse. Enjamber la balustrade. Me tenir sur le parapet. Regarder en bas, sans appréhension. C'est haut un dernier étage – le huitième ! Fermer les yeux. Ne plus penser à rien. Et sauter. À cette heure matinale, l'avenue Junot se réveille à peine. Seul un camion poubelle trouble la quiétude du quartier. J'imagine déjà les manchettes des journaux. Un entrefilet dans les faits divers. Une équipe de TF1 dépêchée sur place cherchant à se frayer un passage derrière le cordon de sécurité mis en place par les forces de police ? Non mais ma pauvre Claudia, pour qui te prends-tu ? Si la presse ou les médias devaient se déplacer à chaque fois qu'une illuminée décidait de se suicider, ça se saurait ! Oui, mais pour Claudia Keil qui vient de décrocher un *César* d'honneur... ils le feront. Ma mise en scène, inconsciemment, je la leur dédie !

J'hésite encore. Prévoir c'est bien beau, passer à l'acte, j'en mesure toute la difficulté. Ne pas reculer. Jamais. Je prends une longue inspiration, j'ouvre les yeux, je tends mes bras en croix et je plonge vers l'inconnu. L'espace d'un court instant, je m'entends crier. Une *high note*, terriblement juste. La délivrance.

1^{er} juin 1960

Ce 1^{er} juin 1960, je manifeste des signes d'impatience. Après neuf mois d'inconfort, je ne rêve que de sortir du ventre de ma mère. Mes parents ont choisi la Clinique du Belvédère à Boulogne, la clinique des vedettes de cinéma. Pourtant ce ne sont pas des vedettes. Et le médecin qui se fait attendre ! J'entends papa s'énerver auprès d'une dame en blouse blanche qui porte un chapeau avec une drôle de croix rouge au milieu.

— Mais qu'est-ce qu'il fabrique Rosenblum ? demande-t-il en parlant fort.

— Il arrive Monsieur Keil. Votre femme ne devait pas accoucher avant demain, et le mercredi, il joue au golf.

— Je rêve, continue papa en levant les yeux au ciel.

— Ne vous inquiétez pas, intervient la femme en blanc. Tout va bien se passer. La sage-femme s'occupe de votre épouse.

Façon de parler. On voit bien que ce n'est pas elle qui pousse. Moi je veux bien me faufiler pour trouver l'ouverture de la caverne, mais à chaque fois que maman a fini de pousser, je me retrouve dans le noir. Au bout d'un long moment, je sens des mains qui me prennent pour me poser sur son ventre. Je voudrais bien bouger, mais je suis attachée à un drôle de fil. Je les entends parler de moi, comme si je n'étais pas là.

— Madame Keil, c'est une fille. Une adorable petite fille.

Pourquoi dit-elle ça ? Les bébés, ce ne sont pas encore des petites filles. Et puis ils s'agitent autour de moi. Apparemment, ils s'étonnent de ne pas m'entendre crier. Mais moi, je ne vois pas pourquoi je devrais crier. Il y a déjà bien assez de bruit comme ça. Maman commence à pleurer et papa essaye de la calmer comme il peut. Je refuse toujours de me manifester. Un grand monsieur, en blouse blanche lui aussi, s'approche de moi avec un drôle de truc dans la main et coupe le fil. Il n'a pas l'air content que je ne crie pas, et il me donne deux tapes sur les fesses avec ses grosses mains. Mais ça va pas, non. Ça fait mal ! Je vais lui montrer, moi. Je pousse un cri de toutes mes petites forces pour qu'il comprenne que je n'ai pas aimé ce qu'il m'a fait.

Papa me prend dans ses bras et me regarde avec un grand sourire. Lui, il a l'air content. Il est beau mon papa. Enfin... à part son nez. Il a vraiment un gros nez.

Avec une drôle de bosse. Peut-être qu'il est cassé son nez. Je le trouve très grand, mais c'est normal, parce que moi, je suis toute petite. Et puis, il a beaucoup de cheveux tout noirs qui partent dans tous les sens. Il n'arrête pas de me remuer et je ne trouve pas ça très agréable. Maman continue de pleurer. Je ne sais pas si c'est parce qu'elle est triste ou parce qu'elle est contente. Elle aussi, elle est belle ma maman. Je vois d'abord ses longs cheveux clairs et ses grands yeux verts qui se posent sur moi. Elle est allongée dans son lit. Peut-être qu'elle veut dormir.

— Bonjour ma petite Claudia, me dit-elle en m'embrassant la tête. Mon rayon de soleil.

— Regarde ma chérie, intervient papa, elle se tourne vers toi quand tu lui parles.

Bon, alors je m'appelle Claudia. Ils ne m'ont pas demandé mon avis. J'entends maman appeler papa Matt. Lui, il l'appelle Cherry. Il y a aussi un petit garçon dans la chambre. Papa l'a aidé à rentrer par la fenêtre, car les enfants n'ont pas le droit de voir les bébés. Pour pas qu'ils jouent avec et qu'ils les cassent. Papa lui prend la main et l'emmène près de mon berceau. Il ne semble pas comprendre ce qu'il fait là.

— Tu vois Fred, c'est Claudia. Dis bonjour à ta petite sœur !

— Mais elle ne m'entend pas, proteste le petit garçon.

— Si mon grand, mais elle ne peut pas encore te répondre.

— Tu crois que je pourrai bientôt jouer avec elle, papa ?

— Non, pas tout de suite. Mais un jour...

Donc, je suis la petite sœur de Fred. Moi je veux bien jouer avec lui, mais je ne sais pas comment on fait. Papa, il a dit, un jour... C'est quand un jour ? Pas quand je serai vieille, j'espère. Ça doit pas être drôle de devenir vieille. Plutôt mourir !

1er juin 1970

Dix ans déjà. J'aurais aimé que Fred soit là pour souffler mes bougies avec moi. Mais il préfère réviser son bac chez sa petite amie. Célia dispose d'une chambre indépendante au-dessus de l'appartement de ses parents, à Passy. Une chambre de bonne, mais un espace qui n'appartient qu'à elle. Où elle peut recevoir qui elle veut, quand elle veut. Je soupçonne mon frère de la retrouver davantage pour s'échapper de la maison, que pour réviser un examen qu'il n'aura aucun mal à réussir. Lui, l'élève modèle que maman cite toujours en exemple devant moi pour mieux m'enfoncer. En se lamentant de ma médiocrité. Celle de mes résultats scolaires, d'un physique un peu ingrat – elle me surnomme Bouboule à la maison -, de mes fréquentations – très éloignées de ses attentes.

J'ai perdu mon année d'avance, il y a deux ans. Une année à oublier. Une grosse chute à ski à Noël et les deux jambes dans le plâtre pendant trois mois. Des fractures multiples avec complications, apparemment. Pas d'école et pas de prof à la maison pour me faire rattraper le programme. Maman a totalement démissionné et a refusé de me faire travailler. Une trop grande contrainte pour elle. Et quand j'ai pu reprendre les cours... ce sont les cours qui n'ont pas repris ! Les effets de mai 68. J'ai fini par redoubler ma 9^{ème}. Qui n'a jamais redoublé sa 9^{ème} ? Personne. Si, moi ! Et depuis, je plonge. Mes amies m'ont oubliée, trop occupées à nouer de nouvelles amitiés dans la classe supérieure. Je me suis retrouvée isolée au milieu de groupes déjà constitués et peu disposés à intégrer une nouvelle tête. Et quelle tête ! Des cheveux bruns frisés, des yeux noisette ronds comme des agates – j'adore jouer aux billes avec les garçons quand ils veulent bien de moi -, de longs bras de singe – l'expression favorite de maman - et des cuisses un peu fortes. Ça, c'est ma grand-mère qui le claironne sur tous les toits. Et une voix de crécelle – le constat désespéré de mon prof de chant. Pourtant j'adore chanter ! Dans mon bain, en forêt, lorsque je fais mes devoirs, le soir dans mon lit. Surtout les chansons que j'entends à la radio. En ce moment j'aime bien *Le monde est gris, le monde est bleu* d'Eric Charden. Je crois que je suis un peu amoureuse de lui, avec ses longs cheveux bruns et son regard mélancolique.

Papa travaille dans le textile. Pour des Américains. Du coup, il voyage beaucoup. Je n'aime pas trop ça, parce que je ne le vois que pendant les week-